

LE BOCAL

Était-ce si mal ? Si dégoûtant, si repoussant que l'on doive le cacher ? Je ne comprends pas. Ils ont dit que ça nous ferait perdre en popularité, que ça créerait des polémiques, qu'on « avait pas besoin de ça maintenant ». Mais si moi, j'en ai besoin maintenant ? Si ON en a besoin maintenant ? Ça fait tellement longtemps qu'on se cache, je me demande quand est ce que j'ai dit la vérité face à une caméra pour la dernière fois. Ça fait deux ans que tout le monde a une fausse image de moi. En fait, je mens même au monde entier. A tous les continents, à chaque petite île perdue du Pacifique. Je mens même à mes parents. Ils nous ont menacé de saboter notre carrière si on ne se taisait pas. Je me sens bafoué, sali. On m'étouffe, on m'empêche, on me bâillonne. Et lui aussi, c'est même pire pour lui.

Si jamais ses parents l'apprenaient... toute sa famille le renierait. Je ne veux plus vivre dans le mensonge, dans la peur constante d'avoir un geste un peu trop attentionné, un regard trop insistant, un bras laissé trop longtemps autour de ses épaules. Je n'ose même plus croiser son regard en public, on s'ignore devant les médias, ils nous séparent pour les interviews, parce que vous comprenez, apparemment c'est trop flagrant lorsqu'on est l'un à coté de l'autre. Bien sûr que c'est visible, tout le monde le voit. Leur magouilles et agissements pour créer la mascarade ne pourront pas tenir encore très longtemps. Tout porte à confusion, ils nous séparent mais créent la suspicion. Ils encouragent les rumeurs mais nous sommes obligés de démentir. Il paraît que ça crée le buzz, et qu'il faut l'entretenir pour garder nos places dans l'industrie de la musique. Putain d'industrie, putain de prison oui. Nous sommes comme des poissons dans un aquarium, on tourne en rond dans notre bocal pendant que les tabloïds guettent les moindres de nos faits et gestes. Attentifs à chaque faux pas, ils nous attendent au tournant, là ou ils sont sûrs de ne pas nous rater. Et ils pondent des articles vaseux emplis d'absurdités, ils nous inventent des relations à la pelle, chaque amie est fichée, gardée dans une boîte pour plus tard, quand on l'aura un peu oubliée, histoire d'avoir toujours des potins croustillants à nous mettre sur le dos. Je ne parle même pas de tout le fric qu'ils se font grâce à nous : les produits dérivés, les T-shirts, les places de concert au prix exorbitant... Le plus gros des bénéfices ne provient même plus de la vente de nos albums. De toute façon, je ne sais même plus ce que je fais ici. J'étais venu pour chanter, jouer, vivre ma passion. Deux ans après, ma seule envie est de sauter dans le premier avion à destination de la plus lointaine île, sans internet, sans flashes d'appareils photo éblouissants. Et j'emmènerai Nath. On va se barrer d'ici, je vous le promets. Mais avant, il faut que nous nous libérions. Et je ne vais pas partir sans avoir répandu un boxon monstre. Ils payeront. Ils payeront pour nous avoir déchirés de l'intérieur. Et ça aussi c'est une promesse.

J'étais avec Nath, dans le bus de la tournée, quand c'est arrivé. Le producteur est entré sans frapper, et il nous a vu, échevelés, l'un sur l'autre, riant, nos lèvres à trois millimètres d'écart. On est restés figés au moins cinq secondes dans cette position, nos regards alarmés cherchant un peu de réconfort dans les yeux de l'autre. Car on savait. On savait que tout serait plus difficile à partir de maintenant. On savait qu'il allait falloir signer les contrats de confidentialité, ne rien dire à personne. Étouffer l'affaire. Ils auraient sûrement pu nous forcer à rompre également, car en nous aimant, nous violons notre contrat avec la production. Il était interdit au membre d'un même groupe d'entretenir des relations autres qu'amicales. Pour éviter les dissolutions liées à des

ruptures. Nous savions... pourtant sans hésitations nous nous étions jetés dans les bras l'un de l'autre, jetés nous mêmes dans la fosse au loup, nous étions entrés de notre plein gré dans l'arène, et il semblait que l'empereur n'était pas d'humeur clémente. Pourtant pour une heure sur un banc public à pouvoir tenir sa main, je me serais moi même déclaré vaincu, en regardant l'empereur dans les yeux.

Il y a eu un moment d'hésitation générale. Et lorsque nous avons enfin tourné la tête, nous avons pu apercevoir notre producteur, son faciès déformé par un rictus de dégoût profond. Je ne sais pas si c'est l'horreur sur son visage ou la tête déçue qu'il a faite qui m'a le plus perturbé. En tout cas, une heure après, nous étions dans son bureau, un stylo à la main, prêts à signer pour notre silence. Oh, si j'avais su... si j'avais su ce que produirait plus tard cette minuscule trace d'encre sur du papier... J'aurais envoyé valser la table, jeté le stylo par la fenêtre, j'aurais claqué la porte au point de la dégonder, et surtout j'aurais crié, de toute la force de mes poumons, un grand « NON ». Non, vous n'achèterez pas mon silence ; non, vous ne me forcerez pas à aimer quelqu'un d'autre ; non, je ne suis pas malade ; non, je ne veux pas me cacher ; non, ce sera lui et personne d'autre. Mais au lieu de ça... j'ai baissé les yeux, persuadé que tout irait bien, qu'après tout, ce n'était pas si grave, que ça ne nous empêcherait pas de nous aimer et j'ai appuyé le stylo sur le papier, dessiné les courbes de ma signature, chaque boucle l'une après l'autre, sans savoir que le trait que je traçais m'enfermait un peu plus dans ma cage de verre illuminée des flash des curieux. Et Nath a signé lui aussi, le visage meurtri. En passant le pas de la porte j'ai senti un poids tomber sur mes épaules. Le poids du secret. Celui que nous devons maintenant porter.

Avec Nath, on a pensé à mille et uns moyens de contourner le problème, de semer le doute, et le meilleur de tous a été de faire ce qu'on avait vraiment signé pour : chanter. Alors on a écrit nos chansons, en y mettant tous les maux, toute la rage, toute la frustration accumulée. Avec nos mots on les a criés au monde entier. Il suffisait de savoir écouter. Et lorsqu'on était sur scène, on a tout expulsé, les yeux fermés, les poils des bras dressés, avec dans nos cœurs, l'impression de se libérer un peu du poids du mensonge. On en a écrit des chansons, tourné les phrases dans nos têtes pour trouver la forme la plus frappante, les mots les plus justes. Tout lâcher ouvrir les vannes, sans jamais briser le contrat. Et nos efforts ont porté leurs fruits, bientôt ont fleuri comme du chiendent de nouvelles rumeurs. Oh, s'ils avaient su à quel point ils étaient proches de la vérité. Ce furent surement les plus véridiques de tous leurs articles à propos de nous.

Mais un jour on en veut plus, plus que de simples messages cachés dans des chansons à balancer à la face du monde. Parce que ça ne suffit plus, parce qu'on veut pouvoir marcher main dans la main, s'embrasser en public, être niais et poster des photos débiles sur les réseaux sociaux, répondre « non je n'ai pas de petite amie, la personne assise à côté de moi partage ma vie » au prochain interviewer qui posera la question, dédier une chanson à ce que nous sommes, et crier sur tout les toits que l'autre personne « nous appartient ». Mais au lieu de ça on lâche un petit rire faux en répondant que non, on n'a pas de petite copine, enfin, tant que l'on ne nous en n'a pas encore collé une d'office pour nous rendre hétéro aux yeux de tous. Dans ce cas là le discours change, tout d'un coup il faut dire que tout va bien mais que l'on préfère garder les détails pour nous. On joue la carte de l'intimité, on en dit le moins possible, et puis ça marche. Après tout, si je le dis, c'est que ce doit être vrai, pourquoi quiconque irait chercher derrière l'esquisse de mon sourire mal à l'aise ? Pourquoi quiconque irait chercher derrière le

regard baissé de Nath, pour ne pas montrer la rage qui lui monte aux yeux ? C'est tellement plus facile de croire naïvement que la première pseudo vérité balancée est la vraie.

Et ce jour, celui où je veux davantage, celui où je prends plus, c'est aujourd'hui. Parce qu'aujourd'hui je fais une folie. Peut être même une belle connerie, qui foutra notre carrière en l'air. Mais à quoi bon avoir une carrière lorsqu'on est obligé de se cacher et mentir quotidiennement. Ce n'est plus vivable ici, ce n'est plus vivable dans mon bocal, l'air est vicié. Et je sens les parois qui se craquellent sous la pression extérieure. Je sens qu'il faut que je sorte d'ici et que je l'emmène avec moi, loin. Très loin d'ici. Oui et pourquoi pas une île du Pacifique tiens ? Un peu de soleil, personne à des kilomètres à la ronde, un calepin et un crayon, du papier à partition, une guitare. Et nos deux voix qui se mélangeraient dans l'air chaud, parties de sous nos chapeaux de paille qui nous donneraient des airs de rien du tout. Ou bien le soir, autour d'un feu sur la plage, quand le sable est froid en surface et encore chaud si l'on y plonge les pieds. Peut-être ira-t-on jusqu'à l'eau, en courant et s'éclaboussant dans de grands éclats de rire. Je ne sais pas de quoi on vivra, d'amour et d'eau fraîche probablement. Ou d'un autre truc un peu moins niais, je ne sais pas. La seule chose dont je suis certain, c'est qu'une fois la voile levé sur notre histoire, on se casse. On ne reste pas pour voir les ruines derrière nous. Ça voudra dire qu'on aura gagné le combat de la fosse aux lions. Dompté le tigre. Que l'empereur aura reconnu notre courage. On dira au revoir aux éclairs et aux photos sur papier glacé. On n'aura plus besoin de sa cacher, ni de mentir, ni tromper personne. Plus de mascarade à l'échelle planétaire.

Quand j'ai décroché mon téléphone sous le regard ahuri de Nath, pour appeler les journalistes, il était 05h32. Lorsque j'ai raccroché, il était 6h00. À 7h00, nous étions à l'aéroport. À 7h40, notre avion décollait, à destination de nulle part et d'ailleurs. Direction l'aventure et l'inconnu. À 8h12, les réseaux sociaux prirent feu. À 8h20, on remarqua notre disparition. À 8h20, assis confortablement dans mon siège d'avion, les doigts entrelacés à ceux de Nath, je me sentis respirer pour la première fois depuis longtemps. Je lançai un regard à ma gauche, m'arrachant à ma contemplation du hublot, et je croisai le sourire de Nath. Le poids du secret semblait s'être envolé, dispersé parmi les nuages de coton que j'apercevais au dehors. Léger comme le vent, moi aussi je volais. À 18h42, sur un banc public, quelque part perdu dans l'immensité du monde, j'avais sa main dans la mienne. Et tout allait bien, il restait encore des milliers d'endroits où s'aimer.